

GUILLOTEAU

Eugène

lettres de titulaire 15 août 1907 (2012)
installé le 17, à la place d'Aubert
lettres de prébende 30 septembre 1890
(2012)

né Brissac 10 juin 1834
métre 17 décembre 1859
prof Cambrai 1860-1890

décédé 5 novembre 1972

WILLOTEAU

Eugène

Né à Brussac 10 juin 1834

Combrée -

Commune Angers

17 mai 1856

Munée "

29 mai 58

o/diacre "

18 XII. 58

diacre "

18. 6. 59

prêtre "

17. XII. 59

Naître d'étude à Combrée avant
sa prêtrise, en 1859

Professeur d'Histoire à Combrée 1860. 1890

Chanoine pieux 30. 9. 1890

" titulaire 15. 8. 1907

Décédé à l'École des Hautes études

à Aubusson, le 5 mai. 1912 et

inhumé le 7, à Brussac

SA. 7136

zèu Chanon

ces séminaristes qui exécutèrent, avec la maîtrise de la Cathédrale, ces beaux chants liturgiques, tant aimés du cher défunt; c'étaient les prêtres, venus de tous les points du diocèse, amenés par la reconnaissance et l'affection; c'étaient enfin tous les doyens et chanoines et, à leur tête, menant le grand deuil, l'archevêque de Paris, en personne, Mgr Amette. Fils du diocèse d'Évreux, remarqué de bonne heure pour ses rares talents, pendant 12 ans, il avait partagé, comme vicaire général, les travaux de Mgr Fillion et noué avec lui une de ces amitiés sacerdotales que le temps, qui détruit tout, ne fait que rendre plus douces et plus fortes et que la mort est impuissante à rompre. Tous avaient les yeux sur le si bon et si vaillant archevêque; tous, on le sentait, lui étaient si profondément reconnaissants de n'avoir point hésité à s'arracher aux sollicitudes qui l'écrasent chaque jour, pour accourir donner à son ancien frère d'armes le dernier et suprême témoignage de cette sainte amitié. Monseigneur Amette se récusa pourtant devant la tâche de prononcer l'oraison funèbre, plus par délicatesse, sans nul doute, que par crainte de la fatigue. Il savait si bien à quelle parole, à quel cœur il laissait la délicate besogne!

Ce fut, en effet, je l'ai dit déjà, avec les accents les plus chauds, ce fut avec des sanglots dans la voix que Mgr l'Évêque d'Évreux rendit au collaborateur dont il sentait si vivement la perte, son tribut de regrets, d'estime profonde, de reconnaissance et d'affection.

C'était bien le diocèse tout entier qui pleurait et qui priait.

C'est avec ce cortège d'honneur que le cher défunt fut conduit à sa dernière demeure. Que gravera-t-on sur sa tombe? Je ne le sais. On peut y mettre tous ses titres: « Monseigneur Almiré-Marie Fillion, protonotaire apostolique, vicaire général, chanoine d'honneur et grand archidiaque d'Évreux, vicaire général honoraire et chanoine d'honneur de Bayeux, fondateur de la Communauté des sœurs de Saint-Jean. On résumera mieux sa vie et on réjouira plus son cœur en gravant sur le marbre funéraire cette simple parole:

MONSIEUR ALMIRÉ-MARIE FILLION, prêtre

P.-M. MALSOU,

Curé de la Trinité.

Noces d'or sacerdotales de M. le chanoine Guilloteau célébrées à Brissac

Le dimanche 19 décembre, les habitants de Brissac étaient les heureux témoins d'une fête religieuse bien touchante. M. le chanoine Guilloteau était venu célébrer au milieu d'eux le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale.

A 10 heures, le clergé alla chercher à la cure le vénérable jubilaire. M. le chanoine Guilloteau, en habit de chœur et un cierge à la main, suivi des membres de sa famille et de quelques amis intimes, se rendit à l'église. Les cloches du beffroi lançaient dans l'air un peu humide leurs plus joyeuses volées. Les décorations de l'église étaient celles que commandaient les circonstances. Sa plus belle parure était encore l'assistance nombreuse des fidèles. Le délicat et pressant appel que M. le Curé avait fait entendre le dimanche précédent avait été écouté et suivi. On était venu de la ville; on était venu des

villages les plus éloignés. Tous s'étaient fait une joie et un honneur d'assister aux noces d'or de sacerdoce de leur distingué compatriote.

Pendant que M. le Chanoine revêtait, à la sacristie, les ornements sacrés, les jeunes filles chantèrent avec âme le cantique d'action de grâce : *Quid retribuam*, de l'abbé Moreau. Puis le jubilaire monta à l'autel, assisté de deux prêtres, enfants de la paroisse : M. l'abbé Maupoint, vicaire à Bécon, et M. l'abbé Barré, vicaire à Villevêques. Tous les lustres du chœur étaient allumés. Leur lumière abondante annonçait la grandeur du Saint Sacrifice qui commençait. Devant l'autel, douze enfants de cœur, en camails rouges, évoluaient avec aisance et précision.

Après l'Évangile, M. le Curé parut en chaire. Dans un discours très soigné, où la forme élégante et concise le dispute au choix heureux des idées, l'orateur retrace les gloires du sacerdoce. Il dit « qu'en lui faisant l'honneur et l'amitié de le choisir pour porter la parole dans cette solennité, M. le chanoine Guilloteau lui a imposé l'obligation de ne pas faire son éloge personnel ». La Sainte Écriture, du reste, recommande de ne louer aucun homme avant sa mort : « *Ante mortem, ne laudes hominem quemquam.* » Il énumère les grâces du Saint-Sacrifice de la messe célébré pendant 50 ans. Il parle, en termes délicats et discrets, « des qualités de cœur et d'esprit » du digne jubilaire, salue en sa personne « la vieillesse couronnée d'honneur et de vertu plus encore que de cheveux blancs », rappelle « les doctes leçons » du professeur d'histoire, au collège de Combrée. Il lui souhaite le bonheur de célébrer dans dix ans ses noces de diamant. Je ne cite que quelques passages de ce beau discours. L'auditoire recueilli l'écouta avec une émotion visible.

La messe continue. Les jeunes filles chantèrent un *Sanctus* et un *Agnus* à deux parties. L'une d'elles jouait de l'harmonium. Je dis l'une d'elles, puisqu'elles sont quatre qui, chaque dimanche et à tour de rôle, tiennent l'orgue avec un égal succès. Leurs voix habilement exercées et modulées — du moins quelques-unes — selon les règles de la vocalise, formèrent une belle harmonie.

À l'élévation, M. l'abbé Couret, de sa voix de ténor, souple et étendue, fit entendre un *O Salutaris*, de style très précieux.

À la fin de la messe, la maîtrise paroissiale qui rehausse l'éclat des cérémonies religieuses aux principales fêtes de l'année, chanta avec un ensemble parfait, en reprise du psaume *Laudate Dominum omnes gentes*, un *Tu es sacerdos*, à trois voix. Puis le célébrant entonne le *Te Deum* que poursuit le chœur.

Au déjeuner qui suit la messe, M. le chanoine Guilloteau avait invité le clergé, ses parents et quelques amis. Au dessert, M. le Curé se lève pour toaster en son honneur. Il le félicite de sa verte vieillesse, lui exprime sa reconnaissance de l'honneur qu'il fait aujourd'hui à sa paroisse et forme le vœu que tous les convives se trouvent encore réunis dans dix ans.

Au nom des prêtres de Brissac, M. l'abbé Maupoint dit, en quelques mots bien sentis, le bonheur qu'il a éprouvé en l'assistant au saint autel et l'assure qu'il s'inspirera des vivantes leçons de sa vie sacerdotale.

A son tour, M. le Chanoine se lève et, sur un ton familier, remercie M. le Curé de l'éloquent discours qu'il avait prononcé à la grand' messe et des souhaits multiples qu'il vient de lui offrir, M. l'abbé des beaux chants qu'il avait soigneusement préparés, M. l'abbé Maupoint et M. l'abbé Barré d'avoir répondu à son invitation. « Il y a quelques jours, dit-il, j'annonçais à un ami d'Angers que j'allais célébrer mes nocés d'or à Brissac? Comment à Brissac, me répondit-il, est-ce qu'on peut faire une belle fête dans cette paroisse? Quand je lui eus appris que je serais assisté à l'autel de deux compatriotes, son étonnement cessa. » Il exprime, enfin, sa joie de voir réunis autour de lui ses deux sœurs, ses nièces, ses neveux et quelques amis.

Après les vêpres, M. le Chanoine alla à la cure et chez les Religieuses de la Sagesse féliciter les chanteurs et les chanteuses dont la voix avait si bien résonné sous les voûtes de l'église, et leur faire goûter un peu au gâteau et au vin de ses nocés d'or.

Le lendemain, accompagné du clergé de la veille, le vénéré jubilaire se rendit à l'école libre. Il y eut là un joli compliment, une cantate, exercée avec un soin pieux par les bonnes institutrices, chantée à ravir par les enfants. Dans sa réponse, M. le Chanoine sut captiver maîtresses et élèves en ajoutant à ses remerciements de curieuses anecdotes. Il distribua quelques petites douceurs et donna vacance pour le reste de la journée.

A Brissac, nous garderons longtemps le souvenir de vos nocés d'or de sacerdoce, M. le Chanoine, et, avec M. le Curé, « nous souhaitons que votre vie ici-bas se prolonge jusqu'aux extrêmes limites de l'existence humaine ».

A nos correspondants

Nous avons reçu, depuis quelque temps, un si grand nombre de comptes rendus de cérémonies et de réunions pieuses, qu'il nous a été impossible de les publier, faute d'espace. Toutes intéressantes, elles méritaient plus qu'une mention les belles fêtes de Jeanne d'Arc célébrées au Louroux-Béconnais et à l'école libre de Bécon, les missions données à Saint-Aubin-de-Luigné, aux Verchers et à La Tessouale, la fête de Noël à la Meignanne et celle de la Nativité de la Vierge à Notre-Dame du Marillais, la jolie fête du patronage de Sainte-Thérèse, l'installation de M. l'abbé Esseul à la Visitation de Saumur, l'inauguration d'un Cercle catholique au Puy-Notre-Dame, une touchante cérémonie de vêtue et de profession aux Augustines, les adieux d'un missionnaire angevin à Melay, etc. Que nos correspondants veuillent donc bien nous excuser.

L'Anjou Historique

Dixième année, n° 4. — (Janvier-février 1910)

- I. Les origines de l'Université d'Angers, par Jacques Rangeard. —
- II. Le Séminaire d'Angers au XVIII^e siècle, par l'abbé Baston. —
- III. La mort de Marie Leczinska et de Louis XV et les Angevins. —
- IV. Pourquoi un certain nombre de riverains du Layon s'oppo-

DIOCÈSE D'ANGERS

Décès dans le Clergé

Nous avons la douleur d'apprendre la mort de M. l'abbé Eugène Guilloteau, chanoine titulaire, décédé le 5 novembre dans sa 79^e année.

Pèlerinage au tombeau de saint Martin.

Comme nous l'avons annoncé dans le dernier numéro de la *Semaine Religieuse*, le Pèlerinage annuel au tombeau de saint Martin demeure irrévocablement fixé au lundi 18 novembre.

Dès maintenant les billets à prix réduits de Saumur à Tours sont à la disposition des pèlerins qui peuvent les recevoir à domicile par la poste en joignant 35 centimes pour l'affranchissement et la recommandation. Il est plus avantageux de demander un certain nombre de billets en même temps, car les frais d'envoi sont les mêmes pour un ou dix billets. Les pèlerins qui nous viendront d'une même paroisse ont donc avantage à se grouper pour nous donner leurs adhésions, et réclamer leurs billets.

Il nous sera très agréable de les placer ensemble dans les mêmes compartiments.

N'attendons pas au dernier moment pour écrire : chaque année un certain nombre de retardataires manquent leur pèlerinage pour n'avoir pas su se décider à temps. Et qu'on objecte pas le mauvais temps, car, il faut le répéter encore, l'été de la Saint-Martin ne manque jamais de faire son apparition à l'époque de nos pèlerinages.

Le succès des Oberlé

Dimanche dernier a eu lieu, à la salle Saint-René, la 3^e et dernière représentation des *Oberlé*. Le rideau s'est levé devant une salle archicomble, si comble qu'on a refusé des places.

Devant l'accueil si chaleureux réservé par le public angevin à ce beau drame de MM. Haraucourt et René Bazin, la Direction a décidé de le reprendre encore une fois.

Donc, *dimanche prochain 10 novembre*, à 4 heures, aura lieu la 4^e et dernière représentation.

On peut retenir ses places à l'avance, au bureau de location, 11, rue des Jacobins. — Places à 2 fr., 1 fr. et 0 fr. 50.

Patronage Saint-Serge

Les jeunes gens du Patronage Saint-Serge donneront, dimanche prochain 10 novembre, une séance récréative fort intéressante.

Ils joueront en matinée : le *Chapeau de paille d'Italie*, comédie en 5 actes, de Labiche.

Entrée : 4 heures ; rideau, 4 h. 1/2. On trouvera des cartes au presbytère Saint-Serge et aux conciergeries du patronage de la place Volney, 7, rue de la Châlouère, et 7, rue Dubois ; on peut retenir ses places à l'avance.

M. le Chanoine Eugène Guillotteau

Le 5 novembre dernier, le Chapitre de Saint-Maurice d'Angers perdait l'un de ses membres les plus vénérés, M. le Chanoine Eugène Guillotteau. Le surlendemain, à 9 heures, dans notre vieille Cathédrale, il chantait pour lui la messe de *Requiem* et le *Libera*, en attendant la cérémonie de l'inhumation qui devait avoir lieu à Brissac.

Tout le monde connaissait M. le Chanoine E. Guillotteau, ce bon vieillard penché à droite de son axe et un peu voûté qui, depuis vingt-deux ans, s'en allait chaque jour à l'office tout doucement, à pas comptés, par le même chemin. Son passage à heure fixe, matin et soir, dans les rues d'Angers, servait, dit la légende, de régulateur aux horlogers, comme celui de Kant dans les rues de Königsberg. Notre chanoine n'était point, suivant la formule ordinaire, avec menton à double étage et le reste. Maigre comme une allumette, sec comme une cosse, il avait, sous ses cheveux grisonnants taillés à la gallicane, la figure d'un ascète, les traits émaciés, le regard de feu. On aurait dit un fantôme habillé en prêtre. S'il avait vécu au xv^e siècle, sûrement il n'aurait pu prétendre avec chance de succès à la stalle de prévôt de la Sainte-Chapelle, mais il avait tout ce qu'il fallait pour devenir le primicier d'un Chapitre fameux que Sa Majesté point grasse, le roi Louis XI, avait institué en l'île de Ré, je veux dire le Chapitre des *Maigres*, où titulaires et prébendés vivaient à la portion congrue d'eau fraîche, de fruits, de légumes, de fromage et de petites coquilles marines : toutes choses point chères à la bourse et faciles à digérer. Esprit très vif et très curieux, il aimait les livres et savait se les assimiler. Ni batailleur, ni querelleur, il acceptait pourtant la discussion et dans les débats montrait de la verve et de l'humour. Il avait dans le cœur la même grâce et la même ardeur que dans l'esprit. Fidèle à ses amis, il leur était obstinément dévoué. A tous et à chacun il était prêt à rendre service, car nul n'a mieux connu que lui le plaisir d'obliger.

M. le Chanoine Eugène Guillotteau naquit le 10 juin 1834 à Brissac, en cette petite ville des bords de l'Aubance, si joliment située sur sa colline, parmi les vergers et les vignes, près du château fameux d'où sortirent tant de bons serviteurs de la France. Sa famille était une famille d'ouvriers où l'on peinait dur pour gagner le pain de chaque jour. Près d'un père et d'une mère très aimants et très aimés, au milieu de ses frères et de ses sœurs, il apprit de bonne heure, avec la notion du travail et du sacrifice, l'amour de Dieu et le respect de ses divins commandements. A l'école, où il entra vers l'âge de six ans, il montra un esprit très éveillé, de grandes aptitudes à l'étude et un goût très prononcé pour les choses de l'Église. Je ne sais comment lui vint sa vocation. Il y a dans la vie de tout homme, à un moment ou à l'autre, une heure décisive. Sous un léger choc, au hasard d'une conversation, d'un conseil, d'un spectacle inattendu, un ressort tout à coup se met à jouer, une puissance qu'on ne soupçonnait pas s'éveille dans l'intelligence et la voix de Dieu se fait entendre. C'est l'heure de la vocation. Elle sonna pour l'enfant très claire, très impé-

rieuse. Quand il annonça chez lui qu'il voulait être prêtre, personne dans sa famille ne lui fit d'opposition. Alors, plein de reconnaissance pour ses parents, il apprit dans la grammaire du vieux Lhomond les rudiments du latin sous la direction d'un vicaire très zélé, M. l'abbé Pasquier.

A la rentrée d'octobre 1847, il arrivait à Combrée, petit élève de septième. Tout frais débarqué de Brissac, il ne tarda pas à prendre la tête d'un cours où il trouva des concurrents comme lui forts intelligents et travailleurs. Résolu à acquérir la science, il ne consacra pas seulement aux études de la classe les heures réglementaires, quoi qu'il le fit avec conscience, il pratiqua encore à ses moments libres le travail individuel. Avec l'excellent M. Collmann il apprit même la musique, et dans l'orchestre il jouait avec brio de la clarinette. Bon camarade, ardent au jeu comme au travail, pieux comme un ange, il mérita, avec le temps, de devenir conseiller de la Congrégation de la Sainte Vierge, premier Assistant de la Congrégation du Sacré-Cœur et Président de notre Académie Combréenne.

A la fin de sa philosophie, après avoir passé brillamment son baccalauréat ès-lettres, il entra au grand Séminaire d'Angers. Là, sous la direction très habile et très discrète de nos Messieurs de Saint-Sulpice, il fut un clerc appliqué à l'étude des sciences ecclésiastiques : Théologie, Ecriture Sainte, Droit Canonique, Histoire Ecclésiastique. Ce qu'il emmagasinait dans son esprit y restait gravé avec précision. La richesse de ses lectures déjà très considérable n'avait d'égale que la sûreté de sa mémoire qui rendait les choses au premier appel et à point. Directeurs et condisciples s'entendaient pour reconnaître la haute culture de son esprit, la finesse et la netteté de son jugement. Respectueux de la règle et des usages du Séminaire, il ne lui suffit pas de meubler son esprit, il s'appliqua encore à pratiquer la charité, à mortifier ses sens, à sanctifier son âme. Vivant du matin au soir en union avec Dieu, il goûta dans la retraite et le recueillement cette joie pleine d'admiration que cause la claire vue de la vérité, *gaudium de veritate* comme dit saint Augustin.

Il était simple diacre quand, à l'automne de 1859, il revint à Combrée comme professeur ; mais quelques semaines après, le 17 décembre, il recevait, à Angers, l'ordination sacerdotale des mains de Mgr Angebault. Le nouveau prêtre arrivait dans notre maison au printemps de sa vie avec toutes les ardeurs du zèle et du dévouement.

Il débuta dans l'enseignement comme maître de discipline. Jamais il n'avait ambitionné pareil poste, et, malgré son amour du devoir, il fut un peu décontenancé. Il n'avait point la prestance nécessaire à l'emploi, la force musculaire de la main qui en impose aux biceps des paresseux et des mauvaises têtes, et puis, il lui répugnait singulièrement d'avoir à employer le fouet à sept touffes, la *virga directionis* encore en usage aujourd'hui dans les grands collèges aristocratiques de l'Angleterre, à Eton, à Harrow et à Rugby. N'ayant jamais eu ni goût ni aptitude pour la *gendarmerie*, il demanda à son supérieur de lui donner un autre poste. Le bon M. L. Levoyer fit droit à la requête et chargea M. Guillot-

teau de la préparation au baccalauréat. L'année suivante, à la rentrée d'octobre, la chaire d'Histoire et de Géographie se trouvait vacante, elle fut offerte au jeune maître qui l'accepta bien volontiers, je dirais même avec enthousiasme. Dès son enfance, il avait le goût des sciences historiques et géographiques.

Ayant le sentiment très net que la compétence en toutes choses est nécessaire et ne s'acquiert que par un travail acharné, il se plongea tout de suite avec délices dans les livres et les revues d'érudition. Désormais l'histoire, comme dit Montaigne, fut « sa droite balle ». De nombreuses lectures, faites la plume à la main, suivant le conseil du Prince de Talleyrand, servirent à la préparation générale de ses classes. Il a rempli d'énormes cahiers d'analyses et de citations.

Dès que les vacances le lui permettaient, il fermait ses livres, bouclait ses malles et partait en voyage, pour bien voir par lui-même et de près, les hommes et les choses. Tantôt à Paris, à Toulouse ou à Nancy, tantôt à Milan, à Venise, à Florence, à Rome ou à Naples, ou bien encore à Lucerne, à Munich, à Vienne, à Pragne, à Bruges ou à Bruxelles, il parcourut la France, l'Italie, la Suisse, l'Autriche, l'Allemagne ou la Belgique, notant dans sa mémoire les sites grandioses, visitant les palais, les églises, les bibliothèques, les galeries et les maisons, avec l'attention d'un curieux délicat, d'un amateur éclairé, avide de voir et de savoir, consignait, au jour le jour sur ses carnets les observations et les réflexions. Au cours de l'année scolaire il devait penser à ces sources très riches et très variées pour la préparation immédiate de ses classes qu'attendaient toujours ses élèves avec grande impatience.

Règle vivante de la maison, il était toujours exact à l'heure des cours, sauf quand le réglementaire, pour mettre en défaut sa ponctualité en lui jouant un petit tour, sonnait quelques minutes en avance. D'ordinaire, au premier coup de cloche il mettait la main sur la poignée de la porte et au dernier il ouvrait. Alors, il s'avancait gravement, le visage impassible, son atlas et ses livres sous le bras. Il montait au bureau toujours par le même chemin, déposait son fardeau, se tournait vers la statue de la Vierge et, après un grand signe de croix, récitait pieusement l'*Ave Maria*. Une fois assis, il déplaçait solennellement sa carte, ouvrait ses livres et cherchait sur son bloc-note le nom de l'élève à interroger. Puis, après un silence de quelques secondes, il regardait son auditoire, *quærens quem devoret*. A ce moment, sur les degrés de l'amphithéâtre chacun se ramassait, baissant modestement les yeux, mais nous savions tous que s'il regardait d'un côté, c'était toujours de l'autre que se trouvait le camarade qui allait être prié de rendre compte de la leçon.

Malheur à celui que ne savait pas suffisamment au gré du maître ! M. Guillotteau adressait une petite semonce au paresseux, à la façon du prédicateur qui objurgue le pécheur. A la fin, en manière de bouquet spirituel, il menaçait en cas de récidive, d'une *punition exemplaire*, laquelle, si jamais elle venait, consistait en un quart d'heure de piquet ou une page de manuel à copier. Ce n'était pas bien terrible.

Après la récitation de la leçon, notre professeur prenait la parole à son tour et développait devant nous une partie du programme. Il commençait très bas, sans faire de gestes, les yeux à demi fermés. Puis, à mesure qu'il développait son sujet, sa voix prenait de l'ampleur, son regard d'abord impassible s'ouvrait, ses traits s'éclairaient et parlaient à leur façon.

M. Guillotteau avait le ton grave qui convient à l'histoire, la science qui sait remettre les hommes et les choses en pleine lumière, dans le cadre pittoresque qui leur convenait, sous les masques impassibles, fermés, mystérieux de certains personnages il nous montrait les individus avec leurs qualités et leurs défauts. Il nous apprenait à démêler l'histoire vraie de l'histoire partielle, à venger l'Eglise des sottises attaques dont elle est l'objet à notre époque. Si parfois il rencontrait la légende, il ne la déguisait point et nous la présentait avec son vrai caractère. A l'occasion, il mêlait à son récit les renseignements et les conseils. Par exemple, à propos des désastres de la guerre de Cent ans et de la Mission providentielle de Jeanne d'Arc : « N'oublions point, disait-il, que si l'unité matérielle d'un Etat est prête à périr, quand son unité morale est ébranlée, tant que celle-là subsiste, l'autre, même atteinte, peut et doit toujours être recouverte, car, avec l'aide de Dieu, les idées tôt ou tard font les faits à leur image, la force ne prime pas toujours le droit. » Ou bien encore, au sujet des divisions qui partagent notre pays : « A quoi bon nous calomnier, nous déchirer nous-mêmes ? L'ennemi est à nos portes, il nous guette. Le moyen âge, écoeuré du sang versé, inventa la Trêve de Dieu, pourquoi notre société, écoeurée de petites haines meurtrières, ne pratiquerait-elle pas la Trêve de la Patrie sous le regard de Dieu, dans l'amour de notre sainte mère l'Eglise ! »

Malgré le travail acharné auquel il voulut s'astreindre à Combrée, M. Guillotteau avait bien quelques loisirs. Il en profita pour nouer quelques belles relations dans le voisinage du Collège. Dès les premières années de son professorat, il alla souvent au château du Chillou où il connut très bien La Moricière. Jusqu'à la fin de sa vie il resta fidèle à la mémoire du général et à l'amitié de ses enfants. Volontiers il nous entretenait du vainqueur d'Abd-el-Kader, du défenseur du Pape, de cet homme à l'intrépidité joyeuse, à la crânerie toute française. Bien des fois il nous conta ses exploits : le siège de Constantine, la poursuite de l'Emir, la lutte dans les rues de Paris contre les insurgés de 1848, la bataille de Castelfidardo.

C'est au château du Bourg-d'Iré qu'il allait le plus souvent. Le goût, le talent d'écrire, le dévouement à toutes les nobles causes étaient dans cette maison, ils y sont encore aujourd'hui, le temps et la mort n'y ont rien changé. L'amitié qui s'établit entre M. de Falloux et M. Guillotteau fut étroite et durable. M. de Falloux avait deviné tout de suite cette délicatesse de cœur qui se cachait sous les manières réservées, un peu froides de l'abbé. Il appréciait la maturité de son jugement et goûtait son esprit. Il aimait à lui communiquer les chapitres de ses ouvrages, les articles qu'il adressait aux revues et aux journaux. Grâce à ses

relations avec M. de Falloux, M. Guillotteau vit de près Montalambert, le Duc de Broglie, M^{sr} Dupanloup, le P. Lacordaire, le comte de Meaux, Augustin Cochin, tous ces grands catholiques qui, chaque année, à l'automne, venaient se reposer près de leur ami et se concerter avec lui pour de nouveaux combats. Notre professeur aimait à nous parler de tout ce qu'il avait vu et entendu au Bourg-d'Iré, sur ce sujet il était intarissable d'anecdotes et d'histoires.

M. l'abbé Guillotteau passa trente et un ans de sa vie sacerdotale au Collège de Combrée. Au mois d'août 1890, en récompense de tout le dévouement qu'il avait apporté à la grande cause de l'éducation chrétienne, M^{sr} Freppel le nomma chanoine prébendé de la cathédrale en attendant que M^{sr} Rumeau lui donnât le titre de chanoine titulaire.

Ce fut un déchirement pour notre ancien maître, quand il dut quitter son cher collège. Il y laissait la moitié de son cœur, et, je crois bien, une grande partie de l'autre moitié encore.

A son arrivée à Angers, il vint à l'École Saint-Aubin demander asile à Mgr Pasquier. Ce devait être provisoirement, en attendant de trouver un logement quelque part dans la Cité. Le provisoire dura vingt-deux ans. Il chercha bien des maisons, il en trouva beaucoup, mais c'était pour ses amis. Celle du Bout du Monde lui plaisait tout plein : les hôtes y étaient très aimables, très accueillants. Il pensa qu'il ne serait jamais mieux autre part. Il y resta jusqu'à la fin.

Sa vie de chanoine fut celle de tous les bons chanoines qui n'oublient point que, suivant la règle de saint Chrodegand, évêque de Metz, ils sont *propter chorum fundati*. Il venait à l'office, aux heures canoniales, régulier comme un semainier d'autrefois, mais pour d'autres motifs. Il n'avait en vue ni la *piquerie* du Doyen, avant la fin du *Gloria* de la messe capitulaire, ni les *gros fruits* à percevoir après Noël. Ce qu'il se proposait, c'était de chanter la gloire de Dieu, d'édifier ses vénérables frères et de prier pour ceux qui ne prient point. Parfois, pendant les longues soirées de l'hiver, se souvenant qu'il avait été professeur, il allait donner des conférences avec projections, à la ville et à la campagne. dans les patronages et les écoles, partout où on le demandait. Les sujets qu'il traitait, il les empruntait d'ordinaire à ses souvenirs de voyages, à quelque partie de l'Histoire ecclésiastique ou profane. Ses auditeurs étaient toujours nombreux, il savait mettre dans ses explications tant d'esprit, de cœur et de piété.

En cette vie très douce, consacrée à la prière liturgique, à l'édification du prochain et à la sanctification des âmes, M. le chanoine Guillotteau garda en son cœur trois amours : Combrée, Notre-Dame de Lourdes et Brissac,

Nommé trésorier de l'Association amicale des anciens Elèves de notre collège, il se donna à sa fonction de toute son âme. « Sa vocation des finances vint sur le tard, il lui fut très fidèle. » Chaque année, il préparait avec grand soin les pièces de son budget, et, à la chute des feuilles, « ses longs doigts diaphanes lançaient à tous les points de l'horizon ses petits papiers bleus qui lui revenaient sous la forme d'une pluie de jaunets trébuchants ». Après la

récolte de la moisson d'or, il venait tout fier et tout joyeux rendre compte de sa gestion à la commission administrative. Il avait une véritable jouissance à aligner devant nous les louis d'or et les napoléons; « ce n'était point à la façon d'Harpagon, mais d'un cœur généreux qui ne veut plus d'or que pour être charitable. »

Tous les ans, après la réunion des anciens Elèves de Combrée à laquelle il venait fidèlement, quelquefois plus tard, aux environs de la Saint-Sauveur, M. le Chanoine prenait son bourdon de pèlerin, et, par le chemin de Saint-Jacques, il partait vers les Roches Massabiellles, aux bords du Gave. Il restait à Lourdes, la cité des miracles, un mois, six semaines ou davantage. Il s'installait à demeure dans une villa ou un hôtel, et prenait part à sa guise aux pèlerinages qui, à cette époque de l'année, arrivent de toutes les parties du globe. Devant la grotte et les piscines, à l'église du Rosaire ou à la Basilique d'en haut, mêlé à la foule, il priait de toute son âme la Vierge qui guérit ou qui console. Entre temps, il s'échappait avec des amis pour quelque excursion dans la montagne. Mais ce qui l'attirait dans les vallées pyrénéennes, c'était moins la beauté des sites que les sanctuaires dédiés à Notre-Dame, ceux de Héas et de Bétharam en particulier dont il aimait tant à parler.

Au retour du Midi, à l'automne, au moment des vendanges, il aimait à se rendre à Brissac. La vieille église de son baptême, de sa première communion, de sa première messe et de ses noces d'or; le cimetière où reposent son père et sa mère; ses relations de famille, tout plein d'amitiés anciennes et nouvelles, l'attiraient dans sa ville natale dont il était très fier, peut-être même un peu chauvin. Installé pour quelques jours chez des parents ou des amis, il avait grand plaisir à faire ce qu'il appelait ses tournées de voisinage. Il allait dans les maisons des pauvres. Malgré qu'il ne fut point riche, il y exerçait quand même cette bonté adjuvante qui fut l'un des traits de sa vie. Il était l'ami et l'avocat de la cure, de l'école chrétienne, de l'hospice, au moment de l'épreuve, portant partout avec l'aménité de son caractère, la bonne parole qui encourage et qui soutient.

A voir M. le chanoine Guillotteau si alerte, si plein d'entrain, on pouvait espérer qu'il vivrait centenaire, mais il y a quelques années, en 1906, la maladie vint le frapper. Il reçut même les derniers sacrements et l'on crut qu'il allait mourir. Un soir, Monseigneur l'Evêque vint lui faire sa visite *in extremis*. Après l'avoir réconforté de bonnes et douces paroles, il se mit à genoux près du lit. « Monsieur le chanoine, lui dit-il, que faut-il demander au bon Dieu pour vous ? » Le moribond, qui ne voulait point mourir, de dessous ses draps répondit d'une voix très faible : « Monseigneur, demandez-lui que je dorme bien la nuit prochaine. » Monseigneur l'Evêque fit sa prière dévotement et donna sa bénédiction la plus paternelle. Le lendemain, après avoir bien reposé, le bon chanoine, enveloppé d'un long manteau, trottinait dans sa chambre en toussotant, presque guéri. La maladie, quand elle le touchait, s'en allait à peu près comme elle venait, rapidement. Avec lui elle était toujours condamnée à l'abstinence, c'était

maigre tous les jours. Sur son corps translucide elle n'avait à prendre à toute la langue la moindre lippée.

M. le chanoine Guillotteau avait fini par recouvrer complètement la santé et, ces derniers mois, plus que personne peut-être dans le clergé de France, il se réjouissait des fêtes que l'on préparait pour le centenaire de la naissance de M. de Falloux. Le 8 juillet, le jour de l'inauguration de la statue de l'homme qu'il avait tant aimé, il se rendit au Bourg-d'Iré avec son Eminence le Cardinal-Archevêque de Reims, Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque d'Angers, Mgr Baudrillart, Mgr Pasquier et M. le chanoine Crosnier. A quelques kilomètres avant d'arriver, l'automobile fit panache et tomba dans un fossé. Le bon chanoine Guillotteau, relevé dans un état pitoyable, dut renoncer à la grande joie qu'il avait rêvée. Apprenant que tous ceux qui étaient avec lui étaient indemnes ou n'avaient que de légères contusions : « Seigneur, mon Dieu, s'écria-t-il, je vous bénis et vous remercie d'avoir été le seul frappé. » Le soir, on le ramena à Angers où il dut s'aliter. Vers la mi-août, les crises hépatiques dont il avait souffert, il y a quelques années, reprirent plus aiguës. De nouveau il reçut les derniers sacrements. Un moment, on crût qu'il guérirait. Son regard redevenait aussi vif que par le passé. Il semblait que le foyer intérieur n'était pas éteint en lui ; mais les forces s'en allaient petit à petit et la mort est venue le frapper tout d'un coup. Il était prêt à recevoir sa visite, et c'est presque sans effort qu'il rendit sa belle âme à Dieu.

T. L. HOUDEBINE,
Prêtre.

La Messe des Pauvres à la Trinité

JEAN L'ARGENTIN

Combien décati mon Jean l'Argentin !

Deux douzaines de grands cheveux blancs errent tristement sur son vieux crâne ; il a les yeux chassieux, les joues ravinées, le nez bleui ; à chaque pas qu'il fait, une de ses jambes fait un écart lamentable, on dirait une roue qui menace de quitter son essieu.

Combien décati mon Jean l'Argentin !

Et pourtant, dans son temps, ce fut un luron, un brave à trois poils, un coureur d'aventures : trouvant l'Europe trop petite, il avait poussé jusque dans la République Argentine, ce qui lui avait valu son surnom de *Jean l'Argentin*, le seul sous lequel il resta connu, comme jadis, à Rome, Scipion, pour ses exploits en Afrique, s'était appelé *Scipion l'Africain*. Maintenant encore, quand il raconte ses aventures, son visage s'illumine, sa voix claironne, ses yeux pétillent : dernière flamme, j'oserais dire, d'un pauvre cheval fourbu, au souvenir de ses galops d'autrefois.

Eh ! dans le vrai, les galops, les courses effrénées, héroïques parfois, ce fut bien toute la vie de Jean l'Argentin, la seule au moins que je connaisse, la seule que je puisse redire. Né en 1831, dans la rue Saint-Nicolas, il s'éveilla à la vie avec une humeur

GUILLOTEAU 3108 Eugène (1834-1912)

Combrée (tout) de diocèse d'Angers de à

Combrée (préfet de discipline) de diocèse d'Angers de 1862 à 1864

Combrée (professeur d'histoire et géographie) de diocèse d'Angers de 1864 à 1888

Combrée (professeur de mathématiques) de diocèse d'Angers de 1888 à 1889

Combrée (professeur d'histoire et géographie) de diocèse d'Angers de 1889 à 1890